L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

BUREAUX No 73, rue de Chartres, NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 3 JUIN 1865. Entre les rues Bienville et Conti.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 3 JUIN.

☞ On trouvera à la deuxième page, les nouvelles que contenait notre édition d'hier soir, les départs de navires et de bateaux, la liste des lettres restant au bureau de la poste, des ventes par le sherif, ainsi que nombre de nouvelles annonces, qui n'ont pu trouver place à la 1ère page.

Ventes à l'encan de ce jour.
Pour les détails et l'heure des ventes, voir aux annonces

Par le Shériff—à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, vente d'une propriété améliorée de valeur, située rue Johnson entre Hôpital et Quarter, 2me District, Ancienne—Deux terrains contigus situés au faubourg Trémé entre les rues du Canal et de la Bounne.

Par McCleren & Landry—à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, propriétés de valeur de la rue du Canal, et deux terrains dans le Deuxième District.

Et au Magasin Haut—meubles.

Par D. E. Morphy—à l'entrepôt Hope, pour clôture des consignations saindoux en feuilles et porc mess. Aussi sur la Levée en face le marché aux viandes bardeaux.

Et au No 67 de la rue des Magasins, tabac blanc de céruse, aux Nos 71 et 76 de la rue Poydras, épaules fumées.

Par E. Roger & Co—dans leurs salles d'encan, linge fait, chapeaux et nouveautés soldes.

Par J. P. Boisseau—5 heures de l'après-midi, la goélette mexicaine DURANCA telle qu'elle est maintenant dans le fleuve, en face du marché français

Et au coin des rues Magazine et Gravier, soupe et bouillon, vin rouge, sucre, &c.

Par S. Guinault—à son magasin d'encan, beaux meubles en acajou.

Par W. P. Vincent, 34 No lis de la rue de Chartres, marchandises sèches.

Par Montgomery & Bro—au No 98 de la rue du Champ-Pavion, cordes de chanvre.

Nouvelles de Mobile.

Machines infernales.

(Extrait du Mobile Advertiser du 31.)

Deux torpilles ont été trouvées lundi dans une des salles de la douane, où l'on n'était pas entré depuis l'abandon de la ville par les Confédérés. Quand la porte fut découverte on s'aperçut que des obstructions l'empêchaient de s'ouvrir: après quelques efforts cependant l'ouverture s'élargit et l'on découvrit une torpille attachée par un fil de fer au coté de la porte. Heureusement, nous pourrons même dire providentiellement, la capsule ne fit pas explosion bien que la serrure sautât mise en mouvement. Dans la même salle on trouva une autre torpille cachée sous quelques papiers éparpillés avec des fils se perdant dans les papiers, de manière qu'une explosion devait être produite par quiconque eut remué les objets épars sur le plancher.

La première torpille avait fait rentrer le besoin de la prudence et l'on se débarrassa de la seconde avant qu'elle eut causé le moindre mal.

L'explosion de la torpille attachée à la porte aurait mis en pièces la partie élevée de la douane, et fait perdre la vie à beaucoup de gens.

Un passager, du nom de Felix De Grizy s'est noyé par accident en tombant du schooner *Clara* à la mer, devant Pascagoula.

PROTESTATIONS.

Deux protestations nous arrivent simultanément du Canada. La première émane de M. Jacob Thompson, impliqué par le président dans l'assassinat de M. Lincoln; la seconde, de M. Foote, ex-sénateur du Tennessee au Congrès du Sud.

M. Thompson adresse sa protestation à la *Tribune*. Après avoir réfuté plusieurs calomnies, et constaté qu'il dépend du Bureau de Justice Militaire, M. Thompson ajoute:

"Il n'y a pas la moitié autant de raison pour me soupçonner que pour soupçonner le président Johnson lui-même.

"1o—Il y avait complète absence de motifs de ma part. Le coup qui a frappé Lincoln est à la fois le plus funeste malheur pour le Sud et pour moi. Le président Johnson accordait le pouvoir par la mort de Lincoln.

"2o—Après l'assassinat, on trouve dans la chambre du président Johnson un papier signé de l'assassin lui-même, qui dit ne pas vouloir déranger Johnson: mais qui demande s'il y est. Considérez que cette note émane d'un particulier et est adressée à un haut fonctionnaire. Il est certain que si elle avait été envoyée dans d'autres circonstances par un autre homme, et tout fonctionnaire qui n'eût pas été directement intéressé à l'événement, elle aurait impliqué une intimité et des relations préalables, et le désir d'avoir une entrevue sans témoins.

"3o—Le président Johnson va se coucher la nuit de l'assassinat, à l'heure insolite, à Washington, de neuf heures. Il est cependant éveillé quand un individu effaré quitte le chevet du président mourant pour informer le nouveau titulaire de sa grande bonne fortune.

"Notez que je ne dis pas que tout cela crée dans mon esprit le moindre soupçon de la complicité du président Johnson dans le crime odieux du 14 avril. Mais je maintiens que "si "les mêmes présomptions s'étaient élevées contre M. B. G. Harris du Maryland, M. B. Wood de New-York, ou M. Vallandigham de l'Ohio, le bureau de justice militaire aurait accueilli ce témoignage comme des preuves suffisantes de l'Esprit-Saint lui-même....."

M. Thompson se défend ensuite contre les accusations de trahison et de rébellion, en disant l'insurrection du Sud par la théorie de la souveraineté des Etats, puis il termine ainsi:

"Je ne puis que penser que la proclamation n'a pas été lancée précisément pour moi, mais qu'elle doit fournir une excuse aux traitements qu'on infligera au Président Davis, s'il est arrêté. Jamais aucun siècle ou aucun pays n'a vu un patriote plus pur, un chrétien plus consciencieux. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour le bien des Etats souverains composant la Confédération. Il quitte le pouvoir que lui arrache la haine cruelle de ses ennemis, avec l'orgueilleux se conscience d'avoir noblement fait tout son devoir."

La *Tribune* qualifie les arguments de M. Thompson de plaisanteries de mauvais goût contre le Président Johnson. Il nous semble que l'accusation d'assassinat formulée par M. Johnson contre M. Thompson, tant qu'elle n'est pas prouvée, n'est pas non plus une plaisanterie d'un goût bien délicat.

Dans sa protestation, M. Foote se plaint surtout de traitement que lui a infligé M. Stanton, et de ce son exil prématuré au Canada. On ne lui a même pas permis de se rencontrer avec sa femme, en tour, ses quatre enfants et ses huit petits-enfants. De reste, malgré les injustices dont il est victime, il est sincère dans son retour à l'Union.

Courrier des Etats Unis

AMERIQUE DU SUD.

On écrit de Rio Janeiro:

Les nouvelles de la Plata sont peu importantes. Les Brésiliens continuaient leurs préparatifs contre le Paraguay. L'armée s'était recrutée de près de dix mille volontaires qui, joints aux troupes régulières et aux gardes nationales mobilisées, présentaient un effectif imposant.

Le gouvernement de l'empereur Don Pedro faisait également des efforts considérables pour que l'année fût en mesure de seconder activement l'armée de terre. On pressait l'armement de vapeurs cuirassés construits sur les chantiers de Rio Janeiro.

L'état des finances a permis de trouver les ressources nécessaires pour tous ces préparatifs sans recourir à une augmentation d'impôts. Les dons volontaires étaient nombreux.

Le Paraguay avait la conscience de la grave attaque qui le menaçait, et s'y préparait résolûment. Le président Lopez a présenté le 5 mars une adresse à un congrès convoqué spécialement. Il a été investi par cette assemblée du titre de généralissime des armées de la république. Il paraît que le président a été autorisé, en outre, à contracter un emprunt et à faire des appels d'hommes considérables.

A Montevideo, la tranquillité se trouvait entièrement rétablie. Le général Flores, président provisoire, a licencié l'armée et n'a conservé sur pied que la gendarmerie. Il paraît soucieux de rétablir l'ordre et d'assurer la sécurité aux transactions commerciales.

La république Argentine continue à garder la neutralité, et cette neutralité est de nature à restreindre le théâtre de la guerre, le territoire argentin se trouvant interposé sur une étendue considérable entre les frontières des belligérants. Cette neutralité est d'ailleurs avantageuse au Brésil qui, possédant des forces navales supérieures, se trouve en mesure d'atteindre son adversaire par les fleuves.

PROCHAINE ARRIVEE DE MME GAINES.—Nous tenons dans le Memphis *Bulletin* du 20 que Mme Gaines. [Myra Clark] descend la rivière avec une troupe d'avocats pour se rendre à la Nlle Orléans, où elle compte récupérer enfin les immenses propriétés foncières, laissées par son père, Daniel Clark, propriétés réclamées par Mme Gaines depuis des années et qui lui ont toujours été refusées par les tribunaux.

Confiserie et Restaurant de Richelieu—Le propriétaire de cet établissement nous prie d'annoncer au public, que l'ouverture n'en sera bien définitivement que le JEUDI, 8 juin courant, au lieu de samedi 3, ainsi qu'il avait été annoncé.

Le Concert de Charité.

La charité est un pouvoir magique. Rien ne lui est impossible. Organiser un grand concert dans les conditions les plus difficiles, en réunir et en rassembler les éléments épars dans le court espace de quelques jours, surmonter les obstacles, vaincre les résistances, sympathiser le zèle de tous et attirer par une chaude soirée d'été, dans une salle dont tant de gens semblaient avoir oublié le chemin, un public nombreux, comme nous n'étions plus habitués à en voir depuis quatre ans, voilà pourtant ce qu'ont réussi à faire les organisatrices du concert de mercredi, soutenues par ce moteur puissant qui a le don d'ouvrir les portes et les bourses les mieux fermées. Le succès, en pareil cas, est une récompense qui suffit et nous ne voulons pas en diminuer le prix en y ajoutant de banals éloges.

En entrant mercredi soir dans la salle de l'Opéra, et en y retrouvant tant de visages connus, nous ne pouvions nous empêcher d'évoquer les souvenirs du passé et nous aussions voulu oublier les années de souffrances qui nous séparent de ce temps heureux et prospère pour nous livrer tout entier au charme qui captivait nos yeux et nos oreilles. Mais le but même de l'œuvre venait rappeler obstinément à notre esprit le cortège de misères et de deuil que nous cherchions à en écarter. Une teinte de mélancolie et de tristesse semblait lutter sur les visages des spectateurs avec le plaisir qu'ils avaient de se revoir.

Néanmoins cette impression s'est promptement dissipée lorsqu'après l'ouverture *Si j'étais roi*, le rideau s'est levé sur un groupe charmante de cinquante dames et demoiselles dont les voix fraîches et harmonieuses ont délicieusement rendu le chœur de cet opéra comique. Un chœur de voix de femmes est toujours d'un heureux effet et c'est une bonne idée qu'on a eue d'ajouter ce morceau au programme, qui ne nous promettait que le chœur final. Cela nous a valu un gracieux tableau; sur lequel vos yeux reposent agréablement pendant l'exécution des divers morceaux de chant et de piano, car des siages avaient été disposés sur la scène pour que nos aimables choristes ne fussent pas relégguées dans les coulisses.

Après le chœur mademoiselle Fleury a chanté de cette voix magnétique qui sait émouvoir et charmer l'air de "Ah! mon fils" du *Prophète*. Cet admirable morceau, le capsule ne fit pas explosion bien que la serrure soutîtée mise en mouvement. Dans la même salle on trouva une autre torpille cachée sous quelques papiers éparpillés avec des fils se perdant dans les papiers, de manière qu'une explosion devait être produite par quiconque eut remué les objets épars sur le plancher.

La première torpille avait fait rentrer le besoin de la prudence et l'on se débarrassa de la seconde avant qu'elle eut causé le moindre mal.

L'explosion de la torpille attachée à la porte aurait mis en pièces la partie élevée de la douane, et fait perdre la vie à beaucoup de gens.

Un passager, du nom de Felix De Grizy s'est noyé par accident en tombant du schooner *Clara* à la mer, devant Pascagoula.

PROTESTATIONS.

Deux protestations nous arrivent simultanément du Canada. La première émane de M. Jacob Thompson, impliqué par le président dans l'assassinat de M. Lincoln; la seconde, de M. Foote, ex-sénateur du Tennessee au Congrès du Sud.

M. Thompson adresse sa protestation à la *Tribune*. Après avoir réfuté plusieurs calomnies, et constaté qu'il dépend du Bureau de Justice Militaire, M. Thompson ajoute:

"Il n'y a pas la moitié autant de raison pour me soupçonner que pour soupçonner le président Johnson lui-même.

"1o—Il y avait complète absence de motifs de ma part. Le coup qui a frappé Lincoln est à la fois le plus funeste malheur pour le Sud et pour moi. Le président Johnson accordait le pouvoir par la mort de Lincoln.

"2o—Après l'assassinat, on trouve dans la chambre du président Johnson un papier signé de l'assassin lui-même, qui dit ne pas vouloir déranger Johnson: mais qui demande s'il y est. Considérez que cette note émane d'un particulier et est adressée à un haut fonctionnaire. Il est certain que si elle avait été envoyée dans d'autres circonstances par un autre homme, et tout fonctionnaire qui n'eût pas été directement intéressé à l'événement, elle aurait impliqué une intimité et des relations préalables, et le désir d'avoir une entrevue sans témoins.

"3o—Le président Johnson va se coucher la nuit de l'assassinat, à l'heure insolite, à Washington, de neuf heures. Il est cependant éveillé quand un individu effaré quitte le chevet du président mourant pour informer le nouveau titulaire de sa grande bonne fortune.

"Notez que je ne dis pas que tout cela crée dans mon esprit le moindre soupçon de la complicité du président Johnson dans le crime odieux du 14 avril. Mais je maintiens que "si "les mêmes présomptions s'étaient élevées contre M. B. G. Harris du Maryland, M. B. Wood de New-York, ou M. Vallandigham de l'Ohio, le bureau de justice militaire aurait accueilli ce témoignage comme des preuves suffisantes de l'Esprit-Saint lui-même....."

M. Thompson se défend ensuite contre les accusations de trahison et de rébellion, en disant l'insurrection du Sud par la théorie de la souveraineté des Etats, puis il termine ainsi:

"Je ne puis que penser que la proclamation n'a pas été lancée précisément pour moi, mais qu'elle doit fournir une excuse aux traitements qu'on infligera au Président Davis, s'il est arrêté. Jamais aucun siècle ou aucun pays n'a vu un patriote plus pur, un chrétien plus consciencieux. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour le bien des Etats souverains composant la Confédération. Il quitte le pouvoir que lui arrache la haine cruelle de ses ennemis, avec l'orgueilleuse conscience d'avoir noblement fait tout son devoir."

La *Tribune* qualifie les arguments de M. Thompson de plaisanteries de mauvais goût contre le Président Johnson. Il nous semble que l'accusation d'assassinat formulée par M. Johnson contre M. Thompson, tant qu'elle n'est pas prouvée, n'est pas non plus une plaisanterie d'un goût bien délicat.

Dans sa protestation, M. Foote se plaint surtout de traitement que lui a infligé M. Stanton, et de ce son exil prématuré au Canada. On ne lui a même pas permis de se rencontrer avec sa femme, en tour, ses quatre enfants et ses huit petits-enfants. De reste, malgré les injustices dont il est victime, il est sincère dans son retour à l'Union.

Courrier des Etats Unis

AMERIQUE DU SUD.

On écrit de Rio Janeiro:

Les nouvelles de la Plata sont peu importantes. Les Brésiliens continuaient leurs préparatifs contre le Paraguay. L'armée s'était recrutée de près de dix mille volontaires qui, joints aux troupes régulières et aux gardes nationales mobilisées, présentaient un effectif imposant.

Le gouvernement de l'empereur Don Pedro faisait également des efforts considérables pour que l'année fût en mesure de seconder activement l'armée de terre. On pressait l'armement de vapeurs cuirassés construits sur les chantiers de Rio Janeiro.

L'état des finances a permis de trouver les ressources nécessaires pour tous ces préparatifs sans recourir à une augmentation d'impôts. Les dons volontaires étaient nombreux.

Le Paraguay avait la conscience de la grave attaque qui le menaçait, et s'y préparait résolûment. Le président Lopez a présenté le 5 mars une adresse à un congrès convoqué spécialement. Il a été investi par cette assemblée du titre de généralissime des armées de la république. Il paraît que le président a été autorisé, en outre, à contracter un emprunt et à faire des appels d'hommes considérables.

A Montevideo, la tranquillité se trouvait entièrement rétablie. Le général Flores, président provisoire, a licencié l'armée et n'a conservé sur pied que la gendarmerie. Il paraît soucieux de rétablir l'ordre et d'assurer la sécurité aux transactions commerciales.

La république Argentine continue à garder la neutralité, et cette neutralité est de nature à restreindre le théâtre de la guerre, le territoire argentin se trouvant interposé sur une étendue considérable entre les frontières des belligérants. Cette neutralité est d'ailleurs avantageuse au Brésil qui, possédant des forces navales supérieures, se trouve en mesure d'atteindre son adversaire par les fleuves.

PROCHAINE ARRIVEE DE MME GAINES.—Nous tenons dans le Memphis *Bulletin* du 20 que Mme Gaines. [Myra Clark] descend la rivière avec une troupe d'avocats pour se rendre à la Nlle Orléans, où elle compte récupérer enfin les immenses propriétés foncières, laissées par son père, Daniel Clark, propriétés réclamées par Mme Gaines depuis des années et qui lui ont toujours été refusées par les tribunaux.

Confiserie et Restaurant de Richelieu—Le propriétaire de cet établissement nous prie d'annoncer au public, que l'ouverture n'en sera bien définitivement que le JEUDI, 8 juin courant, au lieu de samedi 3, ainsi qu'il avait été annoncé.

Oui, il avait quelque chose de mieux à faire que de demander à la guerre, qui ne la lui donnera pas, la solution de l'esclavage: c'était de la demander à la liberté, qui la lui eût donnée.

"Mais, de ce que, selon nous, le président Lincoln s'est fourvoyé à la naissance de la question, était-ce un motif pour ne pas protester avec la plus vive indignation contre l'assassinat le plus cinglé?

"Après l'article que la *Presse*, dans son numéro du 28 avril, avait publié sous ce titre: UNE CAUSE DESHONORÉE, *l'Ancre national*, *l'Opinion nationale*, *le Temps*, et *le Siècle* étaient-ils fondés à nous exclure d'une conférence dont l'initiative était solennellement prise au nom de "LA PRESSE DEMOCRATIQUE ET LIBERALE DE PARIS"?

"Nous disons que non, et nous répétons que cette exclusion constitue de la part des quatre journaux un fait grave, dont nous avons demandé à la publicité de nous donner acte.

"Il est bon qu'on sache que le vrai nom de la prétendue presse démocratique libérale de Paris, c'est celui-ci:

"La presse intolérante et exclusive."

Dans un autre article, M. de Girardin s'exprime comme suit:

"Nous ajournons *l'Opinion nationale* à 1866, comme en 1863 nous l'ajournions à 1864.

"Nous verrons dans un an ce que la victoire remportée par le général Grant sur le général Lee, ce que la prise de Richmond, ce que le licenciement de l'armée confédérée battue par l'armée fédérale, ce qu'enfin le triomphe de la force auront produit. Nous verrons où en sera à cette époque la question de l'abolition de l'esclavage que, dans son message de 1862, le président Lincoln ajournait à l'an 1900, ajournement contre lequel l'*Ancre*, l'*Opinion nationale*, l'*Ere nouvelle* et la *Presse* protestèrent dans les termes les plus véhéments. Nous verrons ce qu'on aura fait et ce que seront devenus les quatre millions de noirs

"Il est facile de faire des phrases comme celles qui emplissent les colonnes de l'*Opinion nationale*, mais des phrases ne sont pas plus de solutions qu'au temps de Pascal des injures n'étaient de raisons. Les conseils de l'*Opinion nationale* n'ont porté bonheur ni à la malheureuse Pologne, à laquelle ils ont coûté son autonomie administrative, préface de son autonomie nationale, ni au malheureux Danemark qui n'a eu ni céder ni se défendre. Le passé devrait rendre cette feuille plus modeste.

"E. DE GIRARDIN.

AGITATION EN IRLANDE.

L'agitation règne de nouveau en Irlande. A un meeting meeting qui a eu lieu dans la plaine de Clontarf, le placard suivant a été lu et répandu à profusion, après que des discours ardents eût été prononcés:

Sic semper tyrannis — 1865 — étant la 18e année de l'Irlande.

"Quatre-vingt-douze années de sanglantes extermination et d'infâme pillage exercés par les bouchers anglais, compatriotes de lâche reine d'Angleterre, vous imposent le silence et le mépris si vous prouvez aux mêmes de ne vous associer extérieurement en aucune manière aux ignobles réjouissances qui éclatent à vos yeux, à la fête de mon mari, le misérable décédé de Strongbow et de Cromwell que le hasard a fait maître en Irlande, mais qui proclament leur dévouement et leur fidélité à l'Angleterre.

"Irlandais! donnez la preuve de votre dévouement et de votre fidélité à l'Irlande en vous unissant dans les lieux de la confraternité qui que l'Irlande appartienne aux Irlandais!

"Dieu sauve le peuple!

FEUILLETON.

LES JALOUX.

LE GENERAL CHARDIN.

PAR A. DE GONDRECOURT.

XXXVIII.—Suite.

Maintenant, ci nous voulons savoir ce que contenait la lettre adressée au capitaine, il faudra revenir sur nos pas et nous transporter chez les Bernard.

Il est environ neuf heures du soir. C'est ce jour-là même que Juliette a reçu la lettre de Mlle Parmentier. Pendant que Mme Chardin dort d'un mauvais sommeil, pendant que la baronne de la Perche bourre de rebouffades ces lachets convertis qui, lors du repas, furent une tasse de thé et s'obstinent à la vouloir prendre avant de vider le parquet, pendant que Marianette enlasée, Isidas l'écrevin qui rêvait, et Paul pour qui jeûne et les prédications de la brave Cazille désorientée, Juliet Bernard et un troupe tendre mène sont en grande discussion dans le même calonnet, qui me fut déjà, sous avons introduit la comtesse Sydonie.

Je le dis, cher enfant, que Lucrèce vient lire la billet que l'a écrit Mlle Chardin. Il faut se dépêcher de le lire, car, en effet, elle est folle de rage depuis la nuit dernière.

—Si elle se borne à lire ce billet, je la lui remettrais sans difficulté, mais la comtesse vient de me rendre un signe de tête qui veut dire: Ne lisez pas, mon bonheur, en décidant de vous mettre à me recevoir. Aujourd'hui, j'ai le pouvoir, j'ai le consentement écrit de Marinette, et je ferai ce que bon me semble. Ce n'est pas de la jeune fille, au contraire, de mettre entre ses mains une pièce qui, faussement commentée, indisposerait contre moi la comtesse. Comprenez.....

—Tiens! interrompit Aglaé, on frappe à la fenêtre!

Le cabinet de Juliet Bernard était au rez-de-chaussée, et ses fenêtres donnaient sur la rue, d'où un mari venant de frapper deux coups de pied sur une vitre. Juliet se leta d'un bond. Une femme, enveloppée d'un manteau à capuchon, allongea la main, jeta précipitamment une lettre dans le cabinet et s'enfuit à grande pas, sans avoir proféré un seul mot.

Aglaé ramassa la lettre et la remit à son maître. Comme elle ne savait pas lire, elle ne se rendait de quelle nature pouvait être cette curiosité était assurément très excitée.

—Encore du nouveau qui nous tombe des nues, dit-elle.

Juliet garda le silence. Il examinait avec une sorte de crainte le cachet de cire rouge, aux armes du général, et l'adresse de la lettre.

—Qu'attends-tu donc? demanda Mme Bernard impatientée.

—Monsieur le marquis de Chalonze, rue Royale, 47, à Paris, répondit Juliet en lisant.

—Ah! ah! s'écria la méchante femme, les voilà pris! Gageons que c'est un poulet de la Charbin à son amoureux. Lis-moi cela, chef lui-moi cela. Quels libertins! Ils osent s'écrire!

Juliet rougit violemment la cire et tira d'une enveloppe ouverte un petit papier parfumé dont la jeune comtesse se servait pour sa correspondance intime.

—Pouah! fit Aglaé, c'est que le vice à vous rendre.

Juliet Bernard avait parcouru d'un œil rapide les quelques lignes écrites par Mme Chardin au capitaine de Chalonze. Son regard s'était enflammé par degrés, ses mains tremblaient, un sourire nerveux contractait ses lèvres. Il se tourna vers sa mère, les joues pâles, et dit:

—Ma chère mère, vous en raison, vous, mon père, Cornélie et M. le maire: cette femme serait-elle la maîtresse du capitaine?

—Belle question! répondit Aglaé. C'est clair comme le jour. N'est-ce pas toi qui, le premier, nous en donne l'éveil, en surprenant les chuchotteries de ces deux mauvais sujets!

—Oui, mais je suis le dernier à les croire coupables..... même après avoir lu ce billet.

—Innocent, va! Qu'est-ce que dit le billet!

—Ecoutez-bien:

"Si vous être impatient, je suis au supplice. Le général croyait devoir rester encore un grand mois à Paris. Sa dernière lettre m'annonce que ce temps sera probablement abrégé. Il peut être de deux mois de quinze jours. J'en frémis pour notre cher secret. Il faut que je vous voie, il le faut *absolument*. Sacrifiez-moi donc votre ministre, votre avenir est dans mes mains bien plus que dans les siennes. Je vous en supplie, partez à lettre vue. Au besoin, forcez les relais..... J'ai tant de choses à vous dire! Arrivez de nuit et passez d'abord par la petite maison, car si, par malheur, le général vous avait précédé, comme il est *indispensable* que vous soyez prévenu avant de le voir, vous trouveriez là des instructions que j'aurais eu soin d'y déposer. La clef sera sous la porte. Si elle n'y est pas, c'est que vous pourrez hardiment monter au château.

—J'espère que c'est complet! s'écria Mme Bernard avec un geste de dégoût.

—Vous croyez? répondit Juliet avec l'accent du doute.

—Parbleme! elle a mis, je pense, les points sur les i.

—Vous pouvez avoir raison, et, cependant, je l'avoue, avant d'avoir lu cette lettre, j'aurais, sur ma tête, répondu de la vertu de cette femme.

—Ah ça! quel jeu jouez-tu donc avec nous, avec ta mère? Tu n'as pas toujours parlé comme ça, bien au contraire.

—Je voulais vous exciter contre cette femme, parce que je me la croyais opposée; mais rien, en elle, n'a pu me faire supposer.....

—Des bêtises! interrompit Aglaé en ricanant. Ce sont les plus beaux semblants qui trompent le mieux. J'ai toujours dit, moi, que Mme Chardin était une hypocrite.

—Dans tous les cas, reprit Jules, je veux me précautionner. Si notre chère cousine n'a fait que feindre de me tendre la main, et elle s'est liguée avec le capitaine contre moi, voici une lettre qui m'en débarrassera, et pour longtemps. Si elle ne m'a pas trompé, si elle n'est, en vérité, qu'occupée de son capitaine, ma foi! qu'elle se tire d'affaire: il y a un dieu pour les amants, dit la chanson. Tenez, ma chère mère, voulez porter à Lucrèce et le billet que m'a écrit la comtesse et la lettre que voilà. La petite confuse demande des preuves, j'espère que je lui en ai fourni. A elle d'arranger sa vengeance. Je pense que vous n'aurez pas besoin de lui souffler un rôle.

—N'aies pas peur..... Ah ça, tu as donc un confident au château?

—Peut-être bien, répondit Jules en souriant, mais nous causerons de cela plus tard.

XXXIX.

Selon leur convention, la comtesse et Mlle Parmentier ne se virent pas de trois grands jours. Le docteur était revenu d'Agen en déclarant que Mme de Fermont, plus petite maîtresse que malade, pouvait et devait même se passer de ses soins.

—Ça vous aura toujours fait du bien, à vous, cette promenade, lui avait dit Cazille d'un air narquois et comme si elle eût été dans la confidence entière des deux amies.

De fait, la brave Cazille attendait impatiemment que Marinette lui expliquât le mystère de sa correspondance avec Bernard, mais l'explication n'arrivait pas.

Quant à Jules, il triomphait et affectait de se montrer rouge aux fenêtres de Mlle Parmentier, recevant avec vanité les bons saluts que Cazille lui adressait de c'de là, pour continuer d'obéir à son impérieuse maîtresse, quitant un regard de la jeune fille, évitant le docteur qui l'évitait lui-même, tout la vie de cet être cupide lui était insupportable.

Mme Bernard se réjouissait de la bonne mine qu'avait eû Juliet, et, quoiqu'elle ne fût pas instruite du secret de ses machinations, elle battait des mains d'avance à son succès, par la raison qu'elle croyait en son infaillibilité bien plus qu'à l'Evangile.

Saturnin Bernard faisait de la politique avancée, et, à cheval sur l'étude récente qu'il avait entreprise de la guerre d'Espagne, il enseignait partout que le général X..... le comte Chardin, avait trahi l'empire et la France, par jalousie de métier, à la bataille de Salamanque.

Les Rosier, mère et fille, ne se montrait et plus Lucrèce gardait sa chambre, et Cornélie commençait à en jaloter de sa persistance à ne vouloir manger que du bout des lèvres, ainsi que de sa rombre mélancolie.

A continuer.

MARCHE AUX BESTIAUX.

Jefferson City, 3 juin 1865.

Arrivé dans la semaine, 313 bœufs, 6 vaches, 927 moutons, 1 vaches laitières, 175 veaux. Vendu: dans la semaine, 187 bœufs, 204 cochons, 7 moutons, 14 vaches laitières, 4 veaux. A vendre: 1 bœufs, 204 cochons, 7 moutons, 1 vaches laitières, 1 veaux.

Bœufs d'élève, 1re qualité, par tête, — — — 20
Bœufs de travail, ordinaire, par tête, — — — 17
Bœufs de travail, 1re qualité, par tête, — — — 20
Bœufs de travail, 2e qualité, par tête, — — — 15
Bœufs de travail, 3e qualité, par tête, — — — 10
Bœufs de travail, 1re qualité, par tête, — — — 20
Bœufs de travail, 2e qualité, par tête, — — — 15
Bœufs de travail, 3e qualité, par tête, — — — 10
Cochons, par livre, — — — — — — — — — 6 — 7
Moutons, par tête, — — — — — — — — — 3 — 4
Vaches laitières, — — — — — — — — — 30 — 40
Veaux, 1re qualité, par tête, — — — — — — 20 — 25
Veaux, 2e qualité, par tête, — — — — — — 15 — 18

ATTENTION.

☞ Propriété améliorée de vente à l'encan par le Shérif—Nous appelons l'attention à la vente à l'encan ci-dessus, mentionnée aujourd'hui, à midi, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale, par le ministère du Shérif, d'une propriété améliorée de valeur, située rue Johnson, entre Hôpital et Quarter, 2me District. Voir à l'annonce.

AU COMMERCE.—M. D. E. Morphy, encanteur, vend aujourd'hui, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale, à midi, 50 barils de saindoux en feuilles, 10 barils de bœuf salé, 10 barils de lard, 10 barils de tabac blanc de céruse, aux Nos 71 et 76 de la rue Poydras, épaules fumées. Plus, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale, à midi, 50 barils de farine de froment, 50 barils de pommes de terre, 100 barils de bœuf salé, 10 barils de lard, 10 barils de tabac blanc de céruse, épaules fumées, 10